

DIALOGUE AVEC JULIA KRISTEVA

Daniel Widlöcher

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

**2007/5 - Vol. 71
pages 1503 à 1507**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1503.htm>

Pour citer cet article :

Widlöcher Daniel, « Dialogue avec Julia Kristeva »,
Revue française de psychanalyse, 2007/5 Vol. 71, p. 1503-1507. DOI : 10.3917/rfp.715.1503

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Dialogue avec Julia Kristeva

Daniel WIDLÖCHER

Partons du rapport de Danon-Boileau (2007) parce que j'y vois un écart entre deux saisies de l'écoute psychanalytique et que cet écart me paraît à l'origine de débats qui occupent le champ de la psychanalyse et qui étaient implicites lors de notre précédent congrès, à Lisbonne, à propos de la théorie de l'objet interne.

Cet écart part de la nature de l'écoute psychanalytique de l'inconscient. De ce dernier, comment sommes-nous à l'écoute dans sa structure propre, celle du Ça ? Dans une perspective première, nous sommes tentés, avec Danon-Boileau, de répondre négativement. L'inconscient du Ça serait un impensable, un « pré-psychique », une force pure, celle du pulsionnel somatique. Notre écoute porterait sur des représentations, des formations psychiques, productives de sens, des représentations inscrites dans le Pré-Conscient du Moi : ce serait parce que l'appareil du Moi, producteur de langage, régresse à une forme primaire qu'il peut capter l'émergence de la force pulsionnelle et la transformer en effet de sens. Certes, avec la seconde topique, « quand les représentations inconscientes disparaissent pour laisser place aux motions pulsionnelles du Ça..., l'appareil psychique cesse alors d'être gouverné par les sens pour passer sous l'égide de la force ». Notre saisie de l'inconscient passerait (seulement ?) par la répétition transférentielle et notre écoute serait celle de la perlaboration. Que deviendrait alors l'écoute de l'inconscient proprement dit, celui du Ça, sinon une manière que l'analysant – et l'analyste – auraient de mentaliser les motions pulsionnelles en les transformant en représentations ?

Que reste-t-il alors de l'acte psychique inconscient ? Dans la dernière partie de son rapport, Danon-Boileau reprend la question de l'écoute, à propos de celle de la sensation. Si l'acte psychique inconscient est issu non d'une image

mais d'une sensation, celle-ci sollicite l'appareil psychique à un niveau archaïque. Cette sollicitation de la sensation (c'est peut-être le point le plus important de l'hypothèse) serait repérable en tant qu'émergence d'une parole associative. Il ne s'agit plus de savoir où et comment procède un travail de mentalisation du somatique en psychique, mais de saisir une forme archaïque, primaire, du psychique, en deçà de la représentation thématique, une expérience sensorielle, une « épreuve tonique » qui prendra sens par un travail de métaphore, déplacement, transfert d'un objet à l'autre. Faut-il comprendre que le Ça pense ? Ce dont nous n'avions guère douté jusqu'à ces derniers temps !

L'écart entre les deux perspectives est loin d'être négligeable, puisqu'il modifie assez radicalement la nature de l'écoute ; d'un côté, construction ou, mieux, reconstruction à partir d'une recherche des origines de la représentation ; de l'autre, saisie du mouvement provoqué par l'excitant sensoriel et émergence d'un événement interne dont le « sujet » fait l'expérience et dont il s'agira pour l'analyste de partager l'expérience par le langage.

* * *

Venons-en maintenant à ce moment où la sensation se transforme en langage, le narratif de la sensation ; question que J. Kristeva a amplement traitée.

Racine, dans son *Phèdre*, introduit une séquence narrative dont l'issue tragique vient d'une nomination célèbre :

*Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime... À ce nom fatal, je tremble, je frissonne.*

Qui ?

*Tu connais ce fils de l'Amazone,
ce prince si longtemps par moi-même opprimé ?*

Hippolyte ? Grands Dieux !

C'est toi qui l'as nommé.

(Racine)

Que dis-tu ? Tu aimes un homme, mon enfant ?

Ce fils de l'Amazone... Hippolyte, dis-tu

C'est toi qui l'as dit et non pas moi.

(Euripide)

Quel plus bel exemple d'une nomination ! Mais sur quoi porte-t-elle ? En apparence, elle conclut un narratif, dans une structure « question-réponse ». Mais la résonance tragique vient d'ailleurs. Il y a la sensation décrite : « Je tremble, je frissonne. » *Phèdre* est possédée par la sensation qui l'occupe – ou, plus exactement, par la sensation que provoque la figure encore innommée. *Cenone* partage l'affect en identifiant la figure et en le nommant, parole

magique (D. Clerc, 2007). Le narratif, le récit, s'est brisé un instant, avant d'être repris sur un ton mieux contrôlé par le long récit que l'on connaît. Il s'est brisé un instant pour qu'émerge l'impression brute, la sensation présente.

C'est ce mouvement de brisure qui constitue ce temps de la cure, quand le sujet est possédé par la scène inconsciente même. Car il ne s'agit pas d'une représentation mais d'une action qui se déroule sur le mode de l'accompli. La figure de l'innommé me fait trembler. « J'aime... À ce nom fatal... » Il y a bien ici un réservoir de force qui est matérialisé par une présentation de la scène en acte – un profantasme si l'on préfère –, bien que je ne sois pas gêné de conférer à cette expérience primaire le sens fort de fantasme inconscient.

Ici nous pourrions revenir au débat que j'avais développé dans *Psychanalyse de l'instant* (1994). Après avoir repris après J. Kristeva la dimension réparatrice et esthétique de l'expérience sensible de Proust, je me demandai si ne manquait pas une référence à la dimension pulsionnelle proprement dite. À cela, J. Kristeva répondait implicitement de deux manières. D'une part, elle décrivait la fonction « perverse » du jeu associatif et la valeur émergente de l'écriture ; d'autre part, elle soulignait (et ceci va plus loin) la fonction réparatrice vis-à-vis d'un vide sensoriel primaire quand les choses ne se mettent plus à signifier, dans le néant autistique de la caverne sensorielle. Il me semblait que le modèle wolffien parle mieux en écho à notre écoute analytique, quand il s'appuie sur la mémoire de la scène. Mais une mémoire que J. Kristeva dirait incorporée (peut-être la vérité historique de Freud), puisque la scène émerge du non-dit, exprime un moment particulier de ce vu qui demeure comme signe d'un certain rapport au monde. « Il y a toujours une scène qui refait surface », écrivait Virginia Woolf. Mais rien d'une narrativité « secondarisée ». « Les scènes du passé ne sont pas liées les unes aux autres comme les perles sur le fil mais elles supplantent l'une l'autre. »

* * *

J'aimerais ici revenir à notre clinique – ou, plutôt, à celle du rêve. Une scène nous mobilise. Mais sera-t-on attentif à la manière dont elle s'inscrit (ou répète son inscription) dans le contexte historique dont rend compte le narratif, ou sera-t-on attentif à des effets de contiguïté qui, par des lois de condensation et de déplacement, vont faire glisser la scène vers une autre scène qui la métaphorise ou la prolonge ? La copensée, qui rejoint ce que J. Kristeva reprend de Merleau-Ponty, nous rend sensibles à cette succession d'impressions que l'esprit flottant (le processus primaire) de l'autre induit dans notre écoute également flottante. Ce qui me conduit à dire que le sens de l'émoi pulsionnel du Ça ne relève pas d'une attribution à un dire ou à une chose (une scène), à celle d'un

sens en accord avec la force biologique. C'est l'enchaînement et le déchaînement (dans tous les sens du terme) des mots et des choses qui définissent ce mouvement pulsionnel. La scène qui se mobilisait et prenait possession de l'inconscient du Ça glisse vers une autre, et c'est ce mouvement qui définit la force du Ça, glissement de vie ou glissement de mort, pourrions-nous dire.

J'avancerai l'idée que cette propriété associative qui définit l'acte psychique inconscient tient à une autre propriété, qui est dans la nature de l'acte psychique inconscient, de se fusionner à d'autres éléments selon les principes du fonctionnement primaire. Et cela tient, me semble-t-il, à la nature de l'objet interne et à sa qualité de figure. Si la figure du fantasme a cette puissance « hallucinatoire », c'est qu'elle met en acte la scène qu'elle crée par sa présence – ou mieux, qui conditionne sa présence.

En 1939, Paula Heimann écrivait : « On peut dire que l'analyse soigne la maladie due à des souvenirs en ce que ceux-ci sont vécus par le patient comme un monde intérieur d'une intense Réalité psychique. » Et d'ajouter, quelques lignes plus bas :

« J'espère avoir réussi à faire sentir le sentiment d'absolue réalité que la patiente éprouvait dans ses fantasmes à propos de ses diables et l'état d'anxiété intense dans lequel la plongeaient ces diables. Il n'est pas besoin de leur conférer une sorte d'autonomie, de personnification, pour expliquer leur pouvoir de fascination. Celui-ci résulte du fait que leurs figures ont la force hallucinatoire que leur confère leur statut de Réalité psychique. C'est dans cette force hallucinatoire que se trouve la source énergétique de ce qui mobilise l'esprit, aussi bien dans le symptôme que dans sa guérison. »

Entre le Charybde de la simple représentation comme image de la pulsion et le Scylla de l'objet érigé en homonculus interne, ce que l'observation de Paula Heimann nous montre est la force hallucinatoire de la figure du fantasme.

La figure du fantasme inconscient, la figure dans le Ça, est donneuse de sens à l'acte psychique fantasmatique. Pensons ici à l'image grimaçante du père – oncle dans le cas Catarina des *Études sur l'hystérie*. C'est une figure excitante qui confère à la scène qu'elle crée cette valeur de Réalité psychique qui a un autre poids que d'être confondue avec la simple subjectivité.

Mais la figure est évanescence. Soumise aux lois du processus primaire, impression fugitive, idée subite (*Einfall* identique à ce que l'on observe dans l'endormissement), elle se transforme ou se déplace selon des procédés de condensation métaphorique et de déplacement métonymique. La chose n'est pas plus saisissable que le mot, sauf à être décrite dans un processus de construction, et d'être nommée dans le cadre d'une narrativité secondaire.

L'écoute associative, l'émergence d'une parole associative nécessitent que l'on se situe aussi bien entre les mots qu'entre les choses et que l'on entende les liens primaires, le jeu des figures hallucinantes de la Réalité psychique.

Dès lors, la nomination est bien le mode de présentification consciente du processus inconscient qui se déroule dans le champ de la Réalité psychique du Ça. Il y aurait donc lieu de distinguer ici deux formes de nomination : l'une qui présentifie le jeu des scènes du processus primaire du Ça, le cri d'Œnone ; l'autre, mieux adaptée à la prise en compte de la « poche autistique », du vide sensoriel (qui retient notre attention) et qui « abandonne le plaisir et la douleur de l'identification charnelle, de la texture charnelle, pour dissocier les représentations de choses et les représentations de mots. L'interprétation fixe les représentations de mots dans leur arbitraire autonomie en tant que signes distincts des perceptions-sensations » (J. Kristeva, 1994).

Ce débat autour du processus de nomination, témoin d'une différence dans l'intelligence de l'écoute, c'est celui dont je vois la trace entre les positions soutenues par Danon-Boileau au début et la fin de son rapport, c'est celui que nous pouvons reprendre à propos de la fonction de nomination de l'acte psychique inconscient. Il relève certes, dans un cas comme dans l'autre, d'une écoute de l'inconscient (du Ça) et non des représentations inconscientes, mais il s'inscrit dans deux stratégies – ou, mieux, dans deux moments stratégiques de la cure et des différences psychopathologiques qui dictent dans le discours de l'autre notre propre écoute.

Daniel Widlöcher
248, boulevard Raspail
75014 Paris

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Clerc D. (2007), L'écoute de la parole, rapport, *RFP*, T. LXXI, n° 5.
 Danon-Boileau L. (2007), La force du langage, rapport, *RFP*, T. LXXI, n° 5.
 Kahn L. (2001), L'hallucinoire, la forme, la référence, *RFP* (spécial Congrès).
 Kristeva J. (1994), *Le temps sensible. Proust et l'expérience littéraire*, Paris, Gallimard.
 Kristeva J. (1999), La transsubstantiation de Proust : une suspension du refoulement, Entretien avec Andrée Bauduin et Françoise Coblence, *RFP*, t. II, n° 2, 1999, 429-452.
 Widlöcher D. (1994), Psychanalyse de l'instant, *L'Inactuel*, n° 2, Paris, Calmann-Lévy.
 Widlöcher D. (2006), L'inconscient psychanalytique, une question toujours ouverte, *Cahiers de philosophie*, n° 107, 30-44.